

— C'est donc vous... c'est bien vous !...
 — Oui, chère Renée, c'est moi... répondit l'étudiant, et je vous apporte le bonheur.
 — Quo le diable l'étrangle ! pensa Jarrelonge.
 — Le bonheur, c'est votre retour, dit Renée, car j'ai cruellement souffert de votre silence...
 — Mon silence ? répéta Paul très surpris.
 — Sans doute... Ni un mot, ni une dépêche... c'était mal...
 — Mais j'ai télégraphié depuis Anvers...
 — A mon adresse ?
 — Oui...
 — Jo n'ai rien reçu...
 — Tu vois donc que j'avais raison, et qu'une dépêche peut s'égarer !... s'écria Zirza triomphante.
 — Ah ! pauvre chère Renée, reprit l'étudiant, je comprends bien votre inquiétude à présent.
 — C'était plus que de l'inquiétude, c'était une agonie d'angoisse... répliqua la fille de Marguerite. J'avais fait un rêve effroyable... un rêve qui m'épouvantait si fort que je n'ai pas osé en parler à Zirza... Jo vous avait vu tomber sous les coups des assassins...
 Paul fit un geste de surprise.
 — Vous avez rêvé cela ? s'écria-t-il.
 — Oui... et ce rêve avait un si grand enchet de réalité que je vous croyais mort...
 — Eh bien, ce rêve était un avertissement de Dieu...
 — Vous avez été attaqué ? demanda Isabelle en frissonnant.
 — Parfaitement bien, et assassiné aux trois quarts d'un coup de bâton sur la tête.
 — Mon Dieu !
 — Le couteau s'est mis ensuite de la partie ; mais, voyez le retour imprévu des choses d'ici-bas, ce qui devait m'achever a été pour moi la chose du monde la plus heureuse... Un joli coup de couteau qui ne m'atteignit pas faisait tomber entre mes mains les papiers après lesquels je courais...
 — Les papiers qui me concernent ? demanda Renée hâlante.
 — Oui, chère enfant ; la lettre que madame Ursule devait vous remettre à Paris en vous reconduisant chez la personne qui vous révèlera les secrets du passé et vous ouvrira les portes de l'avenir...
 — Cette lettre ! vous avez cette lettre ? demandèrent à la fois la fille de Marguerite et Zirza.
 — Oui, répondit Paul en tirant deux lettres de sa poche. La voici... Elle est adressée à monsieur Emile Auguy, notaire, 18, rue des Pyramides.
 — Dieu est donc juste ! s'écria Renée avec un indicible élan d'amour filial ; je vais enfin retrouver ma mère...
 — Et l'autre lettre ? fit Isabelle.
 — Celle qui attirait madame Ursule dans le piège où elle est tombée... et jamais traquenard ne fut plus habilement tendu... Lisez...
 Renée prit la lettre et la dévora des yeux. Zirza lisait pardessus son épaule.
 — Mais c'est épouvantable, cela ! s'écria la fille de Marguerite avec indignation quand elle eut fini. Et cette lettre porte la signature du notaire auquel est adressée celle-ci...
 — Demain tous ces mystères nous seront expliqués, et la lumière se fera certainement au milieu des ténèbres...
 — Comment ces deux lettres sont-elles arrivées en votre possession ?

Paul raconta le drame d'Anvers, que nos lecteurs connaissent déjà. Les jeunes filles frissonnaient d'épouvante en écoutant ce lugubre récit.

— Dieu vous a protégés, cher Paul, balbutia Renée, mais vous deviez succomber cent fois pour une, et vous avez été blessé...
 — Ma blessure n'avait rien de bien grave... la preuve c'est que je suis guéri, et je ne pense plus qu'à votre joie, à votre avenir... Je devrais dire : à « notre » avenir, puisque tout doit être commun entre nous dans la vie...
 Demain, je vous conduirai chez M. Auguy avec la lettre que voici, il nous expliquera comment sa signature se trouve au bas de l'autre lettre...
 — Quo sont devenus les misérables qui vous attaquaient ? demanda Zirza la blonde.
 — Celui contre qui j'ai tiré deux coups de revolver, mais sans l'atteindre sérieusement, a pris la fuite... répondit Paul.
 — Et, l'autre ?... Cet Oscar Loos ?
 — Mort...
 — Mort !... répétèrent les jeunes femmes stupéfaites.
 Le mot qu'elles venaient de prononcer, une troisième personne le murmurait entre ses dents.
 C'était Jarrelonge qui n'avait cessé de trembler comme la feuille pendant le récit de l'étudiant. Il éprouvait en ce moment un soulagement inouï.
 Oscar Loos, mort sans avoir parlé, rendait pour lui l'impunité certaine. Le calme lui revint et il écouta de plus belle.
 — Est ce que vous avez tué ce misérable ? reprit Zirza.
 — Non... Dieu s'en est chargé...
 — Comment ?...
 Paul compléta, en très peu de mots, le récit de ses aventures à Anvers.
 — Décidément le ciel est juste... balbutia Renée en joignant les mains avec un mouvement de reconnaissance.
 — Mais oui, certainement, le ciel est juste ! appuya Zirza. Je n'en ai jamais douté !... Il n'en faut pas moins penser au repos... Paul doit être brisé de fatigue... Il a grand besoin de sommeil et va regagner la rue de l'Ecole-de-Médecine...
 — Je prendrai une voiture et nous nous en irons ensemble, ma chère Zirza, puisque nous habitons la même maison... répliqua l'étudiant en médecine.
 — Non, mon ami, fit la blonde Zirza, je resterai ici, ce soir, avec Renée...
 — Sérieusement ?
 — Très sérieusement...
 — Et que dira Jules ?
 — Il ne dira rien, par l'excellente raison qu'il n'est pas à Paris...
 — Où donc est-il ?
 — A Poitiers... appelé par dépêche...
 — Rien de fâcheux, j'espère ?...
 — Une mauvaise nouvelle, au contraire... l'état de sa mère est assez grave pour nécessiter sa présence immédiate. et il est parti la nuit dernière...
 — Pauvre ami !... je le plains de tout mon cœur.
 — Si vous trouviez à la maison un télégramme de lui pour moi, je vous autorise à le prendre et à le déchiffrer.
 — Alors, je pars... Demain, chère Renée, je viendrai vous prendre pour vous conduire chez le notaire...
 — A quelle heure ? demanda la fille de Marguerite.